

« DU DIEU TERRIBLE AU DIEU D'AMOUR : »
UNE ÉVOLUTION
DANS LA SENSIBILITÉ RELIGIEUSE
AU XIX^e SIÈCLE

par Gérard CHOLVY

dans *Transmettre la foi : XVI^e-XX^e siècles*, tome 1, *Pastorale et prédication en France*, Paris, C.T.H.S., 1984, p. 141-154.

Nul doute qu'il ne soit possible de faire surgir des milliers de témoins attestant de la croyance au Dieu justicier, maître de la nature, dans la société française du XX^e siècle. Comme Jean Vinatier -l'enfance de ce futur prêtre-ouvrier se déroule en Corrèze- le Forézien André Vial se souvient de "l'orage châtiement de Dieu": "Beaucoup d'habitants de mon pays (vers 1938) croient en Dieu et le craignent... Il s'agit d'apaiser son courroux. Il faut aussi s'arranger pour ne pas lui déplaire, sinon on risque à tout instant de déchaîner sa vengeance. Ont-ils quelque idée d'un Dieu bon, d'un Dieu qui n'est qu'amour... rien n'est moins sûr" (1).

Serait-il vrai que le christianisme de la peur ait constitué le soubassement des croyances religieuses, la mutation ne se faisant qu'avec la spiritualité de l'Action catholique? "L'immense intérêt suscité par la J.A.C. tient à ce qu'elle nous faisait dépasser cette crainte" (A. Vial). Des historiens l'ont écrit sans peut-être prêter assez d'attention à ce qui change tout au long d'un XIX^e siècle chrétien qui semble vivre d'abord dans la continuité d'une tradition avant de redécouvrir une image de Dieu plus christocentrique. C'est sans doute aussi parce que l'infléchissement religieux auquel s'attache une élite ne s'impose pas sans rencontrer de profondes résistances?

I- LE DIEU VENGEUR OU LA CONTINUITE D'UNE TRADITION

Au XIXe siècle, l'intervention immédiate de Dieu dans le cours de la vie humaine ou dans la nature paraît relever de l'expérience courante dans toutes les communautés de croyants. Ceux qui en interprètent les signes sont nombreux: ils montrent que "le doigt de Dieu est là, digitus Dei est hic". Qu'il s'agisse du malheur individuel ou du cataclysme qui frappe une collectivité -et la nation entière quand éclate la guerre- la réaction est souvent celle que traduit cette vieille chanson huguenote: "Nous voyons le ciel irrité par les orages qu'il a fait. Et tremblements de terre... Faut s'assembler tous de bon coeur et dire nos prières". Sécheresse ou inondation, choléra ou phylloxéra provoquent l'intervention de prières publiques destinées à implorer la clémence divine (2). Alors se produisent des mouvements de réveil religieux dont les ondes parviennent à atteindre ceux que l'indifférence maintenait à l'écart d'une pratique régulière. Il s'agit là des réactions spontanées d'une religiosité naturelle qui déborde très largement la révélation judéo-chrétienne, dans le cadre de laquelle elles continuent cependant de trouver leur plus commune expression.

La religion enseignée aux fidèles, particulièrement dans les décennies qui suivent la restauration des cultes, met d'ailleurs l'accent sur un Dieu terrible aux méchants, le vengeur de tous les crimes. Les livres de prière (3), les cantiques (4), la prédication entretiennent dans une religion sévère qui détourne de la fréquentation des sacrements (5).

Le chanoine Sevrin, l'un des premiers à explorer le contenu de la religion qui s'adresse au grand nombre, a fortement marqué l'historiographie consacrée au 19e siècle, en traitant des Missions religieuses en France sous la Restauration (6). Trop fortement peut-être car la mission -dont les campagnes d'évangélisation constituent l'équivalent dans le protestantisme- correspond à un style particulier de la prédication, un temps fort dans la vie religieuse d'une paroisse et qui ne revient que rarement.

La mission s'adresse à tous. Elle veut attirer la foule à l'église ou au temple et utilise pour cela des moyens qui s'apparentent à la provocation. Il faut commencer par frapper de grands coups en annonçant des "vérités terribles". Sur les 25 à 30 sermons d'une mission de trois semaines, une moitié leur sont consacrées. Puis viennent les "vérités consolentes" et les "devoirs du chrétien". Le Salut, le péché, la mort, l'existence de l'enfer, le petit nombre des élus, le jugement dernier, des prédicateurs, tels Jean-Marie Vianney pour l'enfer, en font leurs armes de prédilection (7).

Mais en cela, rien d'original. Si les consciences sont bousculées, c'est davantage par la conviction qui anime

le missionnaire que par l'originalité des propos. C'est la tradition des siècles précédents qui est reprise. Celle de Vincent de Paul "je n'avais partout qu'une seule prédication que je tournais en mille manières, c'était la crainte de Dieu" (8). Celles des missions bretonnes, celle de Bridaine... dont les sermons sont réédités sous la Restauration et que de futurs missionnaires diocésains s'attachent à apprendre par coeur.

Faut-il penser que les progrès de l'ignorance religieuse, très sensibles avec l'arrivée à l'âge adulte des générations mal instruites durant la crise révolutionnaire et ses séquelles, ont revigoré les thèmes les plus sévères de cette rhétorique oratoire dont les invectives descendent du haut de la chaire? C'est une hypothèse. Aussi bien cependant, l'appel à la crainte comme principe d'éducation est alors profondément enraciné dans la pédagogie populaire (9). André Vial nous dit que les missionnaires qui viennent prêcher dans son village du Forez peu avant 1940 "en vertu du principe que la peur est le commencement de la sagesse... s'appliquent à faire peur. Et c'est le sermon classique sur les fins dernières, mort et jugement". Encore ne faudrait-il pas oublier qu'à la crainte des êtres surnaturels les Eglises ont tâché de substituer la crainte de Dieu: "Beatus vir qui timet Dominum" (Ps CXI). Et distinguer entre la crainte servile et la crainte filiale, celle du fils qui sait que son père l'aime (10).

Plus récemment l'attention a été opportunément attirée sur le contenu des catéchismes faits aux enfants et sur les retraites de première communion. Cette étude conduit Elisabeth Germain à distinguer la stratégie qui consiste à retourner le pécheur, de celle qui vise à gagner le coeur des enfants. Les cantiques de crainte qui sont chantés, sont tous copiés du XVIIIe siècle, l'innovation est ailleurs (11). Nul doute qu'il faudrait explorer davantage le contenu d'autres corpus homogènes, les mandements épiscopaux (12), les sermons ordinaires (13), les instructions données aux jeunes filles, aux jeunes gens, aux femmes et aux hommes des congrégations qui se constituent.

Il ne faut pas oublier cette distinction des genres. Elle n'invite pas pour autant à négliger l'évolution qui a conduit les Eglises chrétiennes mais aussi des influences extérieures à exprimer avec plus de force des orientations christocentriques (14).

II- LE DIEU D'AMOUR OU LA REDECOUVERTE DE JESUS CHRIST

Ce qui sans nul doute majeure durant le premier XIXe siècle le pôle théocentrique du Christianisme, c'est la méconnaissance relative dans laquelle élites et peuples semblent tenir Jésus-Christ. D'une part, il serait "le grand oublié de la prédication" (15) dans le droit fil d'une religion qui s'est éloignée de la révélation; d'autre part, plus que le créateur

-confondu avec le Dieu de la nature- il aurait été victime du recul de la foi connue, transmise par les différents canaux de la catéchèse ecclésiastique.

De retour d'une longue tournée dans le Tarn (1810), qui n'est pas la partie la plus détachée de son diocèse, Mgr Fournier, évêque de Montpellier, publie que "Jésus-Christ est un inconnu au milieu de nous". On trouve dans les Mémoires du Comtois J. F. Simon Pinard (16) -elles concernent les années 1825-35 et le peuple rural- 40 mentions de Dieu, 5 de la Providence, 2 de la Divinité, une du Très Haut, une de l'Éternel, aucune de Jésus-Christ. Ce témoignage serait exemplaire. Dans les 1665 numéros (27.000 pages) de l'Ami de la Religion et du Roi, entre 1814 et 1830, Michel Reeber n'a recensé que 1824 emplois du nom Jésus-Christ, dont l'usage tend cependant à s'accroître (17):

1814-1817 : 303	1818-1821 : 381
1822-1825 : 505	1826-1829 : 549

La redécouverte de Jésus-Christ se fit en partie en dehors des Églises. Vers 1840 "Jésus-Christ est tenu en grande estime par tous les démocrates. L'hommage au Christianisme... est bien un des caractères de l'esprit humanitaire" (18). Lamennais y a contribué. Mais on n'aura garde de méconnaître le rôle joué par les traditions scolaires: christianisation et alphabétisation sont alors étroitement liées. C'est à l'instituteur qu'il revient de faire réciter la lettre du catéchisme (loi Guizot 1833). Parmi les ouvrages les plus répandus par le relais de l'école, peu d'entre eux qui aient connu le succès que rencontre l'Imitation de Jésus-Christ, en particulier dans les milieux populaires qui ont accès à la lecture.

Parmi les catholiques les progrès de la dévotion au chemin de croix, la multiplication des calvaires ou des crèches, développent un courant de piété centré sur le Christ. Dans l'essor du culte du Sacré Cœur, que favorisent les prêtres ultramontains, au désir d'imiter Jésus-Christ, s'ajoute un courant mystique de réparation. A partir de 1861 le Messager du Cœur de Jésus contribue à donner à l'Apostolat de la Prière du P. Henri Ramière, un rayonnement considérable. Vers 1875 la dévotion au Sacré Cœur est implantée dans des centaines de milliers de familles.

Le second trait marquant de l'orientation christocentrique tient dans le développement du culte eucharistique. Philippe Gerbet dans ses Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique (1829) situe l'eucharistie au cœur du Christianisme. Il recommande la communion fréquente et contribue au refoulement dans la piété des sentiments de terreur. En 1832 Gousset (19) pose la question clef: les sacrements sont-ils une récompense ou la voie d'une régénération morale? Pour le P. d'Alzon "la dévotion par excellence c'est l'eucharistie parce que c'est aller à Jésus-Christ tout entier". A un dirigé de 18 ans, Adolphe Amoureux, qui lui faisait part de ses lectures, il répond: "Continuez... les lectures comme celles que vous me citez, seulement, je vous avoue que j'aime peu le genre désespérant de

Massillon: c'est un homme qui vous damne à force de vous menacer de l'enfer. Certes la pensée du salut et de l'éternité est bien propre à faire réfléchir, mais, à côté de la justice de Dieu, je pense qu'il faut toujours parler de sa bonté... Il y a dans un sentiment de confiance filiale quelque chose qui touche plus le cœur de Dieu" (Nîmes 4 décembre 1852). "Un seul sentiment d'amour vaut mieux que 10.000 sentiments de crainte" écrit-il à Madame de Malbosc (20). Cette orientation est en tous points semblable à celle d'un Antoine Chevrier à Lyon à la même époque (1852-53): "J'ose encore vous dire que notre salut est facile... Pour eux (les Jansénistes) Dieu est toujours un juge terrible qui ne veut que punir... désolante doctrine qui ruine tout le fondement de l'espérance et ne fait de Dieu qu'un être cruel qui damne et sauve les hommes selon ses caprices. Erreur de s'attacher, mes frères, à la lecture de ces livres qui ne parlent que d'enfer..." (21). Les Saluts du Saint Sacrement, la Fête Dieu, l'Adoration perpétuelle, l'Adoration nocturne, autant de dévotions qui accompagnent le culte eucharistique et gagnent peu à peu les paroisses, les diocèses, les associations. Les statuts synodaux de la seconde moitié du siècle invitent les confesseurs à éviter une sévérité outrée. Même dans des diocèses rétifs à l'ascendant du clergé -ainsi de Périgueux- on a pu chiffrer la montée du nombre des communions (22).

Cette redécouverte de Jésus-Christ n'est pas le fait des seuls catholiques. Le mouvement du Réveil y a beaucoup contribué au sein des Églises Réformées. Comme l'écrit Athanase Coquerel à son père en 1845 "Les jeunes pasteurs méthodistes sont venus à moi. Seulement il faut leur parler... de l'Église, de Saint Paul, du Sauveur et ne pas leur faire, comme le font encore en bien des endroits les vieux de notre bord, des sermons sur les fleurs et les fruits, la neige et le tonnerre"(23). Le journal de la Montpelliéraine Louise Castelnau montre à la foi la déception d'un petit groupe de femmes devant la vie chrétienne que leur proposent les pasteurs "vie sèche, aride, sans consolation, sans amour... on parle, on dit, mais on ne sent rien"; et l'enthousiasme que soulève le passage des pasteurs Malan et Monod en 1841: le premier leur dit que "Voir en Dieu le plus tendre des pères est toute la vie chrétienne. Ce sentiment une fois formé dans le cœur, tout le reste en découle". Le second parle de l'amour de Marie pour son Sauveur. Il "suscite des émotions délicieuses" (24). Dans le protestantisme évangélique vers 1870 le culte avec Sainte Cène tous les mois se substitue aux quatre communions de tradition.

George Sand en 1848 écrivait que "l'Évangile est la religion du peuple" (25). Communier fréquemment, aimer Dieu en Jésus-Christ, il y avait là un infléchissement marqué des attitudes pastorales antérieures. On ne peut exclure qu'il n'y ait eu dans cette volonté de rétablir un équilibre entre le théocentrisme et le christocentrisme, le souci de rejoindre une élite intellectuelle (26) qui se détournait d'un Dieu tout puissant, en lui annonçant directement Jésus-Christ. C'est sans doute une intention apologétique présente chez un Lacordaire.

Mais dans les années 1860 cette redécouverte de Jésus-Christ devient aussi une défense de Jésus-Christ et du Christianisme attaqués par l'Ecole historico-critique de Tubingue.

Cette évolution dont il faudrait mieux saisir le cheminement à travers la prédication ordinaire, les mandements, les instructions, les missions, les manuels de piété (27), les cantiques (28), mais aussi l'espace (29) et les milieux sociaux (30) est indubitable. Vers 1900 on trouverait certes des références au Dieu redoutable, mais elles paraissent ne plus traduire que des combats d'arrière-garde. Jusqu'au vocabulaire populaire qui, ayant adopté le Bon Jésus et surtout le Bon Dieu, ne parvient plus à dissocier l'adjectif du nom.

En 1859 une controverse éclate dans la Revue Catholique du Midi, t 1, après la publication par le protestant d'Espinassous d'une Philosophie de l'oraison dominicale. L'auteur y qualifiait "d'erreur judéo-païenne la croyance aux dessins de la colère de Dieu". Son contradicteur, l'abbé de Cabrières, bien qu'ultramontain et disciple du Père d'Alzon, ne pouvait le suivre aussi loin. Il répondit que si erreur il y avait, elle était empruntée à la théologie judaïque. "Tout vrai chrétien me paraît devoir être, à cet égard, un très bon Juif. Pour moi je le suis de coeur. Je suis aussi Juif que Moïse et les Prophètes. Tout ce qu'ils ont enseigné, je le crois et je l'enseigne d'après eux. Or ils m'ont souvent parlé de la colère de Dieu et de sa fureur. J'y crois donc, Monsieur. Vous n'avez pas à mon avis assez creusé le dogme de la création, ni les conséquences de la déchéance originelle". J'y crois sans doute mais le futur évêque de Montpellier, dont la plume fut si prolifique n'insiste guère lui-même sur la fureur divine. A cet égard le contraste est grand avec ses deux prédécesseurs, les premiers évêques concordataires, Rollet et Fournier (31). Au reste une certaine crainte de Dieu n'est pas incompatible avec l'amour de Dieu pour les hommes: la crainte filiale est recommandée pour maintenir dans l'humilité.

On trouverait une position moyenne, tributaire à la fois du romantisme humanitaire et de l'évolution interne aux Eglises, dans le célèbre Minuit Chrétien composé en 1847 à Roquemaure (Gard), un cantique capable de toucher à la fois les sensibilités populaires -et bien au-delà des pratiquants réguliers- et de larges fractions de la bourgeoisie. Jésus y vient "apaiser de son père le funeste courroux", il est le rédempteur des inégalités, il invite à la fraternité humaine. Au-delà de l'emphase, l'auteur n'est-il pas parvenu à rejoindre l'image que beaucoup de Français commençaient à se faire et se feront de Jésus?

III- UN MODELE QUI S'IMPOSE AVEC PEINE

Mais mettre l'accent sur l'Amour suscite des controverses parmi les clercs, et rencontre des résistances parmi les fidèles. Une évolution qui pose bien des questions à l'histoire.

Théologien catholique dont le poids fut décisif dans le basculement des attitudes pastorales au sein du clergé, Saint Alphonse de Liguori est l'auteur de Pratique de l'amour envers Jésus-Christ tirée des paroles de Saint Paul, plusieurs fois réédité au XIXe siècle (32). Mais la pénétration de ses idées ne fut pas aussi rapide que le P. Guerber l'a pensé. Sevrin rapporte qu'au Séminaire de Chartres en 1845, il est question de "Liguori ce farceur". Même révisée, la Théologie de Bailly (mise à l'Index le 7 décembre 1852) ne cesse de mettre en garde comme les "absolutions précipitées", donc dissuade de la communion fréquente et continue d'orienter les pensées vers l'idée de la communion-récompense. Au début du XXe siècle l'absolution différée est encore pratique courante dans quelques diocèses.

Dans les rangs du clergé lui-même il existe des pesanteurs, par delà même la défense des traditions gallicanes. Les prêtres ordonnés dans la première moitié du XIXe siècle -leur ministère couvre en fait tout le siècle- sont-ils préparés à innover? Quelle influence réelle eurent les Conférences ecclésiastiques et les retraites sacerdotales? En 1840 Gousset, évêque de Périgueux demande à tous ses prêtres le nom des ouvrages de théologie dont ils disposent: sur 545 ouvrages cités, 345 sont rigoristes (Gibson). Par ailleurs l'ultramontisme revêt un aspect populiste qui n'invite pas à affronter les traditions populaires. Parmi ces traditions il y a l'association inextricable entre le Dieu de la nature et le Christianisme: une religion populaire d'autant mieux assumée que les croyances les plus étrangères au Christianisme (fées, revenants, sorcellerie) subissent un incontestable recul (33).

Au-delà de l'influence des clercs, il faut penser que le passage du Dieu redoutable au Bon Dieu se heurte à des résistances populaires. L'exemple de la communion fréquente l'atteste indirectement. Comme l'exprime fort bien le curé de Charols (Drôme) en 1843: "Dans nos villages, un pareil usage deviendrait un prétexte de critique et contre le curé et contre la personne qui communierait, à moins qu'elle ne fut fort avancée en âge" (34). Ainsi la pénétration fut-elle lente, voire même quasi inexistante en certaines régions rurales vers 1950 encore. Pour autant elle n'en fut pas moins réelle... une minorité, féminine le plus souvent, urbaine plus que rurale, bourgeoise plus que populaire, donna la première l'exemple. Même dans les pays de chrétienté, il fallut du temps pour décider le grand nombre. La communion aux grandes fêtes, puis la communion mensuelle, ont précédé la communion hebdomadaire, voire, pour quelques uns, la communion quotidienne. Dans cette évolution les congrégations de Jeunes Filles, les Cercles de l'A.C.J.F. ont joué un rôle important souvent oublié. L'évolution des mentalités appartient au temps long de l'histoire.

La communion fréquente entretient une familiarité respectueuse avec Jésus-Christ, elle rapproche de Dieu, d'un Dieu qui parle à l'homme, qui l'aime (35). Il est assez naturel que le mouvement ait été d'abord accessible à une élite spirituelle. Dans son journal, Eugénie de Guérin marque encore une

hésitation "On peut tout demander à Dieu, le bon Dieu" (36). Chez la Comtesse de Ségur le Bon Dieu fait partie du vocabulaire ordinaire des enfants:

- Camille; "Mais comment osait-elle (Jeannette) aller à l'église et au catéchisme? Comment ne craignait-elle pas que le bon Dieu ne la punit de sa méchanceté?" (37)
- Paul: "Et il (M. de Rosbourg) m'apprit à bien aimer le Bon Dieu".

Chez les adultes Dieu est bon, mais le Bon Dieu n'est pas une expression constante (38).

Ceux qui en éprouvaient de la gêne n'ont pas caché leur sentiment. En témoigne cette réflexion vers 1855 de la Soeur Rosalie, née dans le Pays de Gex en 1787: "J'ai été élevée dans la crainte de Dieu, et non dans la dévotion à l'eau de fleur d'oranger, comme tant de gens aujourd'hui" (39). Dans ses Comédies et Proverbes, la Comtesse de Ségur met dans la bouche de Madame d'Embrun ces réflexions amères: "De mon temps, le respect était la première des sciences!... Mais c'est ridicule, inconvenant, impertinent d'aimer ceux qu'on doit craindre et respecter. A présent, on veut aimer tout le monde, jusqu'au Bon Dieu! Ce n'est pas la crainte qu'on inculque aux enfants, c'est l'amour!... On craint Dieu et son souverain, on respecte ses parents. On aime ses enfants, ses égaux, son chien, son chat." Et cette éducation échoue (40).

Mais l'évolution est moins rapide et moins générale en milieu populaire et particulièrement dans les régions de paysannerie, partout où l'autorité paternelle - en partie liée à l'autarcie économique (41) - continue d'affirmer une prééminence indiscutée; partout où l'hostilité de la nature reste omniprésente; partout où la scolarisation n'exerce qu'une influence superficielle (42). A ces facteurs externes, il faut ajouter les obstacles qui viennent d'une emprise plus faible des clercs et d'une christianisation peu profonde. Quand l'ensemble de ces facteurs se conjuguait, le théocentrisme a d'autant plus de chance de rester dominant, l'image d'un Dieu terrible de prévaloir. Ainsi, avec des nuances, en Bourbonnais, Limousin ou Périgord... Quel meilleur exemple que celui du Père Tiennon: né en 1823 dans l'Allier il appartient à un peuple de métayers, pauvre, mal alphabétisé, mal catéchisé, fréquentant peu la messe dans une région de tradition anticléricale. Il se méfie "des curés et de leurs histoires": "Paradis, enfer, confessions et jours maigres". Son credo repose sur la ferme croyance "à l'existence d'un Etre Suprême qui, dirigeant tout, réglait le cours de saisons, nous envoyait le soleil et la pluie... Je m'efforçais de complaire à ce maître des éléments qui tient entre ses mains une bonne part de nos intérêts" (43).

Sans être en rupture radicale avec ces représentations, la paysannerie pauvre des chrétientés (Bretagne, Rouergue, Pays Basque...) a mieux répondu aux sollicitations des clercs. Au début du XXe siècle les fortes minorités qui participent aux associations de jeunesse, en particulier, aux Cercles d'A.C.J.F., préparent une évolution spirituelle qui s'affirmera avec la J.A.C. pour le monde rural (44). A fortiori cela est-il encore plus vrai en Franche-Comté, dans l'Artois, les Flandres ou l'Alsace, là où le clergé peut compter sur une élite populaire nombreuse et mieux formée.

Toutes ses remarques sont pour partie des hypothèses de travail. Elles demandent à être affinées. Il semble acquis que le lent mais incontestable recul de la religiosité naturelle, d'abord au sein des élites sociales et des citadins, a entraîné le recul parallèle de l'image du Dieu redoutable.

L'image du Dieu bon s'est imposée peu à peu et le vocabulaire catholique, il faut le souligner, a fait un sort particulier au Bon Dieu.

Il est donc inexact de dire qu'au XIXe siècle le christianisme de la peur est encore la religion des masses. Il n'est qu'une des composantes de celle-ci dans des proportions qui varient selon les milieux, les lieux et les personnes.

Jésus-Christ est mieux connu par le catéchisme. Il entretient une spiritualité qui ne concerne pas seulement de petits groupes. Les associations ou les organisations qui s'en nourrissent comptent des centaines de milliers de membres.

Le Bon Dieu passa à son tour, compromis dans les bondieuseries. Jésus lui-même, trop associé au Petit Jésus, infantilisant, traversa une crise de reconnaissance.

"On ne dit plus guère le Bon Dieu expression si douce... que nous, catholiques, étions les seuls à employer. On dit Dieu tout court, comme les protestants et comme tous ceux qui ne sont pas athées. Le Bon Dieu semble un terme naïf réservé aux enfants et aux vieilles femmes" (45). Alors la spiritualité des organisations puis des mouvements contribua à décapiter l'image de Dieu et celle du Christ.

Ces réflexions invitent l'historien à la prudence dans un domaine où généraliser est difficile. Y invite la fortune du concept déchristianisé, confondu trop souvent avec détaché des observances, et ou, anticlérical. Et ici, il faut se défier du discours des clercs.

"Marx reproche à la religion d'aliéner l'homme, c'est-à-dire de contribuer à le rendre esclave. Ce peut être vrai d'une religion dont le Dieu ne serait qu'indifférence ou fatalité, ou même d'une religion dont le Dieu ne serait que justice-vengeresse. La réflexion ne l'admettra pas d'une religion dont le Dieu est amour" (46). Dans quelle mesure cette dimension de l'amour s'imposait-elle aux chrétiens? Dans une plus large mesure sans doute que bien des sources historiques ne permettent de le saisir - l'historien est pris au piège des sources - car l'amour le plus vrai n'appartient-il pas le plus souvent à la catégorie du non-dit?

NOTES

- (1) VINATIER (Jean), Le chemin d'Emmaüs. De la religion populaire à la foi du peuple de Dieu, 30 ans de recherche pastorale, Paris, 1977 (l'orage aux Monédières, juillet 1928)
- VIAL (André), La foi d'un paysan, Paris, 1967, Les souvenirs d'enfance de l'auteur, qui en 1956 est le dernier président de l'A.C.J.F., se situent entre 1930 et 1940.
- (2) Parmi les exemples moins connus, les réactions des artisans du Réveil protestant à Paris en 1832: pour les régénérés le choléra est "un ange de Dieu". La Société des Traités fait afficher les dix commandements sur les murs de la ville.
- (3) De tous les cultes y compris les petits groupes dissidents: le Lustgärtlein ou Jardin de plaisance des âmes pieuses contenant des instructions salutaires et des règles de conduite, édité à partir de 1815 à l'usage des Anabaptistes-mennonites invite à penser souvent "aux fins dernières".
- (4) Il est question 3 fois du salut, 16 fois du péché, 18 fois des vanités du monde, du Dieu vengeur, du funeste courroux, de l'éternité des supplices, dans les Cantiques pour les retraites, missions et catéchismes à l'usage du diocèse de Rennes, encore réédités à Fougères en 1834.
- (5) C'est l'époque du délai de conversion, de l'absolution différée. Le manuel de théologie de Bailly reste janséniste dans la morale. On s'approche "avec terreur" des sacrements. "Qui doit communier"? demande le pasteur Adolphe Monod à Lyon pour la Pentecôte 1832.
- (6) Paris, 1948, à la page 183 du tome I il consacre quelques réflexions à "l'abus de la crainte". Sur les missions paroissiales cf. la récente et remarquable synthèse de Bernard Peyrous, Encyclopédie Catholicisme IX, p. 401-431.
- (7) En 1839 Adolphe Monod évangélise Marsillargues grosse paroisse réformée du Midi. Il suscite un contradicteur qui lui reproche les appels à l'enfer: "Tes sermons sur le front font dresser les cheveux", Epître à Monsieur A. Monod sur le méthodisme, Nîmes, 1841, cf. HUARD (R.), Du protestantisme au socialisme: un quarante-huitard occitan, Privat, 1982.
- (8) COSTE (P.), Monsieur Vincent, Paris, 1932, t I, p. 178.

- (9) CRUBELLIER (Maurice), L'enfance et la jeunesse dans la société française 1800-1950, A. Colin, 1979. "La crainte est une vertu qui est fort recommandée dans les Livres Saints. Elle est le commencement de la sagesse", Sermons du Père Brydaine, Sermon sur le petit nombre des élus.
- (10) GARDEIL (A.), article "Crainte", D.T.C., V, 2010 sq.
- (11) Ainsi l'auteur est-il amené à nuancer fortement ses premiers travaux, Parler du Salut? Aux origines d'une mentalité religieuse, Paris, 1967: "Impossible de nier l'affection, la douceur, l'ardeur d'amour de tant de cantiques sur l'eucharistie... surtout pour la première communion", Images de Dieu, image de l'homme dans les cantiques populaires de la première moitié du XIXe siècle.
- (12) MAYEUR (J.M.) et ZIMMERMANN (Marie), Lettres de carême des évêques de France, répertoire 1861-1959, Strasbourg, 1981.
- (13) La prédication serait l'une des sources privilégiées d'accès à l'univers des représentations populaires, comme le suggère L. ROUSSEAU, La prédication à Montréal de 1800 à 1830, approche religiologique, Montréal, 1976.
- (14) MILET (J.), Dieu ou le Christ? Les conséquences de l'expansion christocentrique de l'Eglise catholique du XVIIe siècle à nos jours, Paris, 1980.
- (15) BOWMAN (F.P.), Le Christ romantique, Genève, 1973.
- (16) Présentées par Joseph PINARD, Société d'émulation du Doubs, Besançon, n° 12, 1970.
- (17) L'emploi du nom de Jésus-Christ dans le journal L'Ami de la Religion et du Roi de 1814 à 1830. Eléments statistiques pour l'étude du langage de la presse au 19e siècle, Thèse de 3e cycle, Faculté de Théologie de Strasbourg, 1974
- (18) BENICHOU (Paul), Le temps des prophètes, Paris, 1979.
- (19) On sait son rôle dans la propagation de la Théologie Morale de Liguori, cf. GUERBER (J.), Le ralliement du clergé français à la morale ligurienne: l'abbé Gousset et ses précurseurs (1785-1832), Rome, 1973.
- (20) TOUVENERAUD, Lettres du Père Emmanuel d'Alzon 1851-1858, Rome, 1977.
- (21) SIX (J. Fr.), Un prêtre Antoine Chevrier, fondateur du Prado 1826-1879, Le Seuil, 1965.

- (22) Voir la thèse très remarquable de Ralph GIBSON, Les notables et l'Eglise dans le diocèse de Périgueux au XIXe siècle, Thèse de 3e cycle, Lyon, 1981.
- (23) STROEHLIN, Athanase Coquerel fils, Paris, 1866.
- (24) WESTPHAL (Alfred), Villa Louise, Montpellier, 1908.
- (25) 11 mai 1848 La Vraie République.
- (26) Victor Hugo en 1855 reproche au Christianisme d'enseigner la haine sous le nom d'enfer. On sait l'aversion des romantiques pour les peines éternelles. Dans l'Histoire de ma vie (1854) George SAND retient pour religion "la doctrine éternelle (sic) des croyants, le Dieu bon, l'âme immortelle et les espérances de l'autre vie, voilà ce qui en moi a résisté à tout examen, à toute discussion et même à des intervalles de doute désespéré". Le protestant Pierre-Germain ENCONTRE- ancien élève de la Faculté de Théologie de Montauban fait s'exprimer ainsi Dieu dans sa Seconde Epître à M. Monod -cf. supra note 7- "Je suis un Dieu clément dont la voix ne réclame qu'un peu de cet amour que j'ai mis dans votre âme".
- (27) Deux exemples: Le Chrétien devant Dieu de J. Ph. FISCHER, 1843, "obscur livre de prière alsacien" où prédomine le sentiment. Il n'est jamais question de la colère de Dieu et assez peu du jugement, contrairement à la tradition luthérienne. Grande place est donnée au Christ souffrant. "Cet ouvrage ne supplanta pas les livres traditionnels". (Marc LIENHARD). A Avignon à partir de 1868, le chanoine AUROUZE fait paraître régulièrement ses célèbres Paillettes d'Or. Cueillette de petits conseils pour la sanctification et le bonheur de la vie, Aubanel. Il y est beaucoup question du coeur de Jésus "Va ne crains pas, sous le regard de ton Dieu, ne crains pas de sourire, d'aimer, d'espérer..." "Voir Dieu... il n'est pas gênant, il est bon!" Ce sont les Congrégations de Jeunes Filles qui durent constituer les gros bataillons de lectrices.
- (28) "Venez au Sauveur qui vous aime
Il veut vous recevoir vous-même"
chante-t-on dans les réunions de prières du Réveil. Michel LAGREE attire l'attention sur le Nouveau recueil de cantiques publié à Rennes en 1851. La ligne de force est constituée par les 67 cantiques sur Marie. Le "doux Jésus" le "bon Jésus" dilue l'image du père autoritaire, cf. supra note 4.

- (29) La piété ultramontaine qui passe par le relai des prêtres, échouerait là où l'influence de ceux-ci est contestée: ainsi dans le Limousin étudié par Alain Corbin.
- (30) Une pastorale plus sévère pour les ruraux, plus accommodante pour les enfants, les jeunes filles, les notables? Ceci est à creuser.
- (31) CHOLVY (Gérard), Religion et Société au XIXe siècle: le diocèse de Montpellier, Lille, 1973.
- (32) Librairie Périsse, Lyon, 1839.
- (33) CHOLVY (Gérard), "Réalités de la religion populaire dans la France contemporaine (XIXe-début XXe siècles)", La Religion populaire. Approches historiques, sous la direction de B. Plongeron, Paris, Beauchesne, 1976.
- (34) cité par Bernard DELPAL, La vie chrétienne dans les paroisses du diocèse de Valence au milieu du 19e siècle (1840-1867), Thèse de 3e cycle, Lyon, 1980.
- (35) FESTUGIERE (P.), "L'idéal religieux des Grecs et l'Evangile", La Sainteté, Paris, 1942. "La nouveauté de la révélation de l'amour divin est d'une importance radicale".
- (36) Journal et lettres, Didier, 1863.
- (37) C'est bien sûr à tort qu'on verrait là une contradiction apparente. Bonté n'est pas faiblesse. Comme le proverbe populaire le répète: "Qui aime bien, châtie bien" "C'est aimer véritablement quelqu'un que de le reprendre de ses fautes", Littré et Beaujean, Dictionnaire de la langue française, Hachette, 1900.
- (38) Les Vacances, 1856.
- (39) MELUN (Vicente de), Vie de la Soeur Rosalie, Paris, 1857.
- (40) Faut-il rappeler que "faire aimer et mieux servir le Seigneur" fut le but des trente ans d'apostolat (1846-1876) de Gaston de Ségur dont les Réponses, causeries et conseils eurent une immense diffusion, Marthe de Hédouville, Mgr de Ségur, sa vie, son action (1820-1881), Nouvelles Editions latines, 1957.
- (41) Dans le vignoble de plaine gagné à l'économie d'échange l'autorité paternelle se dilue, la cellule familiale perd de sa cohésion (avec l'argent plus facile hommes et jeunes gens désertent les veillées pour le café). Les années de prospérité 1860-1880 sont de ce point de vue décisives.

- (42) Encore que le respect absolu des parents figure en première ligne dans les manuels de morale et d'instruction civique de Paul Bert à Charles Dupuy.
- (43) GUILLAUMIN (Emile), La vie d'un simple, 1902.
- (44) Dont on sait qu'elle est le mouvement qui doit le plus aux Cercles de l'A.C.J.F., ce que n'ont pas toujours su voir beaucoup de militants dont la tendance naturelle est de croire que tout a commencé au moment où ils ont commencé de militer.
- (45) Almanach de la Paroisse Saint-Denis, Montpellier, 1925. Cette date est intéressante. Elle témoigne de ce que la jeunesse formée aux organisations a pris ses distances vis-à-vis des formes dégradées de la piété.
- (46) FESTUGIERE (P.), L'enfant d'Agrigente, Le Cerf, 1941.

LE CATÉCHISME DE 1816 DU DIOCÈSE DE CHAMBÉRY ET GENÈVE ET LES INCIDENTS DE SON IMPRESSION

par Joannès CHETAIL

A la suite et comme conséquence du Concordat de 1801, conclu entre le pape Pie VII et le Premier Consul Bonaparte, fut créé, le 10 avril 1802, le diocèse de Chambéry et Genève constitué au moyen du diocèse de Chambéry, érigé en 1779, et des diocèses, ainsi supprimés, de Genève-Annecy, de Maurienne et de Tarentaise; ce nouveau diocèse - son évêque résidait à Chambéry - englobait les territoires des deux départements français du Mont Blanc, chef lieu Chambéry, et du Léman, chef-lieu Genève, territoires que les traités de 1814 et de 1815, consécutifs à la chute de l'empire napoléonien, devaient restituer à leurs anciens possesseurs respectifs; ces changements d'ordre politique entraînent peu à peu des modifications et des réformes d'ordre ecclésiastique.

Dès 1816, Genève et les portions helvétiques du département du Léman furent rattachées au diocèse de Lausanne-Fribourg.

Une bulle de Pie VII, du 17 juillet 1817, érigea le diocèse de Chambéry et Genève en archidiocèse, et son évêque, devenu archevêque, ne sera plus alors suffragant de l'archevêque français de Lyon, lequel n'était autre, au moins nominalement, que le cardinal Fesch, oncle de Napoléon Ier.

Plus tard, l'archidiocèse sera considérablement réduit par la constitution effective en 1823 - du diocèse d'Annecy (la presque totalité de l'actuel département de Haute-Savoie) et, en 1825, par la restauration des diocèses de Maurienne et de Tarentaise.

Cependant, dès après 1815, s'était imposée une mesure indispensable: la révision du catéchisme en usage à l'époque française; certaines des prescriptions de ce catéchisme s'avéraient, en effet, particulièrement inacceptables, tels, par exemple, les devoirs envers l'Empereur Napoléon et l'obligation de se soumettre à la conscription militaire. Aussi, Mgr. Irénée Yves de Solle, évêque de Chambéry et Genève depuis 1805, édita-t-il, le 7 octobre 1816, un Abrégé d'un nouveau catéchisme à l'usage partie des commençants et partie des fidèles adultes; cet abrégé se présente en un petit volume cartonné de 16 centimètres sur 9 centimètres et demi, de 72 pages, y compris une table des matières occupant les trois dernières pages, soit les pages 70-71 et 72; imprimé à Chambéry, chez François Puthod, "libraire du Clergé", avec permission, ce petit volume se vendait 4 sols; à la page 72, après le mot "fin" de la table des matières, on lit "à Annecy, de l'imprimerie d'Alexis Burdet, imprimeur-libraire du Clergé"; on retrouve